

<https://www.elcorreo.eu.org/REVOLUTION-DEMOCRATIQUE>

REVOLUTION DEMOCRATIQUE

- Réflexions et travaux -

Date de mise en ligne : dimanche 1er septembre 2024

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Le Fasciste du 21e siècle réduit le langage à des jurons vulgaires et à des récits économiques dont la forme et le contenu sont invérifiables. Ce langage révèle que le fascisme est un pouvoir anti-culturaliste. La révolution démocratique antifasciste ne doit pas être une simple répétition de la démocratie précédente mais plutôt une reprise et un renouveau.

Pouvoir anticulturaliste

Le développement d'une langue commune est la condition pour une coexistence commune et civilisée. Le fasciste sournois du XXIe siècle (dans le sens où il ne se présente pas comme tel) est *incivique* au sens littéral. Il brise la mémoire de la langue commune et la barbarise ; *barbare*, en fait, est une onomatopée qui fait allusion au bégaiement. Le *fasciste du 21e siècle* réduit le langage à des jurons vulgaires et à des récits économiques dont la forme et le contenu sont invérifiables. En fait, l'expérience libertarienne du gouvernement [Argentine et autres] semble considérer l'économie comme son domaine exclusif. En ce sens, elle crée un langage qui, étant si primitif, ne permet pas de réponse, car trop pauvre pour s'ouvrir au dialogue ou à la conversation. Une conversation implique la construction d'une communauté. Il s'agit d'un événement communicatif dans lequel quelqu'un prononce un mot qui est repris par un autre qui le fait sien et le rend modifié, nuancé, élargi. Dans une conversation, les interlocuteurs collaborent à la construction d'un texte commun qui, socialement, implique l'organisation d'une communauté réflexive de locuteurs, structurée autour de la parole. D'un autre côté, l'ouragan de paroles sur la liberté du marché entraîne la méfiance, la peur, l'incompréhension et la décomposition sociale. Dans cette langue, il n'y a rien d'affection (au sens archaïque du mot « affecter » : « unir »), d'amour, de douceur, de chaleur, même pas une plaisanterie n'apparaît et à aucun moment une allusion culturelle nationale ne se manifeste. Et quand à dire qu'ils mentionnent Alberdi, il y a là un pur usage démagogique.

Ce langage révèle que la relation entre fascisme et culture est stridente parce que le fascisme – à la fois archéologique et contemporain, qui est sournois – est une puissance anti-culturaliste. Du côté archéologique, on retrouve l'anticulturalisme dans les affirmations sur la primauté de l'action sur la pensée ou dans l'idée selon laquelle « *un membre d'escouade vaut plus qu'un professeur* » (N. Bobbio, « *Essais sur le fascisme* », UNQ, 2008, p. Autre exemple : « *le principal mérite du fascisme est celui d'être anti-doctrine et anti-philosophie par définition* », comme le notait le poète futuriste et fasciste Mario Carli (« *Fascisme intransigeant. Contributo alla fondazione di un régime* », Firenze, 1926). La discordance avec la sphère de la culture se vérifie également aujourd'hui. Le président Milei considère l'enseignement public comme un système d'endoctrinement (il porte ce mot avec une profonde négativité alors qu'en réalité les institutions éducatives se consacrent *précisément* à cela, un léger examen du mot "professeur", *docere*, suffit) et il n'est pas d'accord avec une éducation universelle et obligatoire. « Il a souligné que c'était comme mettre un pistolet sur la tempe des étudiants. Dans sa présentation du 27 mars 2024, au Forum économique international des Amériques, il a déclaré : « [L'éducation publique] a fait beaucoup de dégâts en lavant le cerveau de nombreuses personnes » » (C. Rozanski, « *From Hitler to Milei. Curiosités des esprits criminels* », CICCUS, 2024, p. L'anticulturalisme anti-pédagogique est élargi par les considérations en faveur du travail des enfants d'Alberto Benegas Lynch (h) : " *La liberté est que vous ne pouvez pas envoyer votre enfant à l'école si vous avez besoin de lui dans l'atelier* ".

Le langage du *fascisme sournois du XXIe siècle* est une série d'injures, de violations et de violence. Et cet ouragan, nous le savons, brise moins les villes que les sociétés. Lorsque le langage qui soutient les comportements politiques dystopiques est projeté sur les autres, il répand de sombres charges émotionnelles sur la société. Ces comportements ont alors une responsabilité dans le cognitif collectif et dans la fragilité des manières de vivre ensemble. Il s'ensuit que l'on voit souvent des gens se précipiter, indifférents aux grands enjeux quotidiens du vivre

ensemble, dépassés par leurs préoccupations du moment.

Dans le langage oppressif de la réaction, le mot *liberté* est utilisé pour désigner le despotisme. C'est un langage despotique dans lequel règnent une monotonie mortifère des « arguments », une étroitesse phénoménale de l'horizon culturel et une absence totale d'analyse concrète des situations réelles.

C'est un langage de mots qui se parlent à eux mêmes, dont la fonction est de créer des écrans de fumée. Avec comme facteur aggravant que mois après mois le ton devient de plus en plus exalté, la rhétorique devient progressivement plus lourde et les « idées » de plus en plus vaporeuses. Leur langue n'est pas la nôtre... parce que la raison historique n'y est pas utilisée. Et on vérifie cette rupture de la raison historique, par exemple dans les *fake news* : une tromperie qui se propage à travers le réseau social. C'est un énorme canular. Son objectif est d'atteindre un état de paroxysme indigné et de séparation entre réalité et vérité. « *Dans les régimes totalitaires, la vérité n'a aucune importance. Ce qui compte pour les tyrans, c'est la version de la vérité et de la réalité qu'ils génèrent et diffusent eux-mêmes* » (Rozanski, p. 69). Les réseaux sociaux réactivent des liens rudimentaires et paternalistes qui créent l'illusion d'un lien personnel entre l'utilisateur et l'émetteur d'un message politique (réactionnaire). Ils créent chez le destinataire l'illusion d'« être entendu » par le simple fait d'appuyer sur un petit cœur au bas d'une publication ou d'une vidéo, d'« être reçu » par l'homme politique réactionnaire et de voir ses besoins satisfaits (rapidement et efficacement). avec la même vitesse qu'un *like*. Cela explique peut-être la nécessité pour le président d'*aimer (liker)* et de *retweeter* : à chacun de ces clics, il « converse » avec son public.

Inflation

Dans le langage despotique du *fascisme sournois du XXI^e siècle*, il y a une préoccupation permanente quant à la vitesse de l'inflation. En son cœur réside une rhétorique qui exprime la prédisposition du pouvoir gouvernemental à l'abaisser. Et d'après ce qu'ils disent, ils l'ont baissé, mais avec les "gens dehors". Le ralentissement de l'inflation implique un déclin de l'économie qui affecte le niveau de vie sociale des classes populaires. Bien comprise, l'inflation renvoie à la lutte des classes : « *elle n'est jamais qu'un phénomène monétaire, de même que l'argent n'est jamais qu'un emblème de valeur d'échange* » (Y. Varoufakis, « *Techno-féodalisme. Le successeur sournois du capitalisme* », Ariel, 2024, p.

Cela peut être considéré ainsi : lorsque les prix des biens et des services augmentent, un jeu de pouvoir s'active et « *chacun essaie de connaître sa capacité de négociation* » (Varoufakis, p. 144). Le pouvoir est un rapport social, il a donc une signification anthropologique. On peut l'imaginer comme une force dont les finalités se mesurent par ses effets et comme une probabilité : qu'un sujet situé dans une relation sociale impose sa volonté malgré tous les types de résistance. Dans le jeu de pouvoir auquel Varoufakis fait référence, les entreprises tentent de découvrir jusqu'où elles peuvent augmenter les prix des biens produits ou des services offerts. De la même manière, les rentiers explorent jusqu'où ils peuvent augmenter leur rente. Les travailleurs syndiqués se battent pour obtenir des améliorations salariales et organisent des arrêts de travail, des grèves, des journées de protestation ou des mobilisations de masse.

Avec l'escalade des prix, les États collectent généralement un plus grand volume de taxes via la TVA, c'est pourquoi un autre sujet qui intervient dans le conflit est le gouvernement. Celui-ci peut décider d'allouer une fraction des recettes aux secteurs sociaux les plus vulnérables, touchés par la misère, la faim ou la pauvreté ; Ce serait un gouvernement aux caractéristiques populaires. Ou vous pouvez choisir de mettre en banque l'entreprise qui doit payer des factures plus élevées en raison de l'augmentation de la consommation d'énergie ; Ce serait un gouvernement pro-capitaliste. Ou vous pouvez choisir de ne rien faire et de laisser « *réguler le marché* ». Dans un conflit de cette nature, le plus important est le pouvoir exercé. « *Si le capital domine le travail, l'inflation cesse lorsque les travailleurs acceptent une réduction permanente de la part des salaires dans le revenu total. Si le gouvernement domine le capital, comme cela se produit par exemple en Chine, l'inflation disparaît lorsque les*

capitalistes et les rentiers permettent qu'une partie de leur butin soit utilisée pour payer une partie du déficit, des dettes ou des dépenses de l'État » (Varoufakis, p. 146). . De là découle ce qui a été dit plus haut : que l'inflation est une émergence de l'intensification de la lutte des classes On fait référence à la tension ou à l'antagonisme créé dans une société en raison des intérêts socio-économiques conflictuels entre différentes classes. Rien sur la rapidité ou les améliorations sociales, puisque le président Milei veut tricher avec nous.

Attilas du monde global

Le comportement politique du *fasciste sournois du XXIe siècle* révèle pleinement son incapacité à développer le sens de ce qui est commun et à partager les droits inhérents à la réciprocité sociale. Si le fasciste est accepté comme un sujet qui organise un langage barbare, alors il doit être accepté comme un barbare de la vie politique et de la vie sociale, c'est-à-dire, disons, comme quelqu'un qui se situe au-delà des limites sociales et politiques démocratiques. Cette reconnaissance devrait nous pousser à lutter avec des moyens *extraordinaires*, je veux dire *différents* des méthodes de lutte que nous utilisons habituellement contre un autre sujet démocratique, avec lequel nous partageons le même univers éthique. La chair de ce personnage hors du commun doit être débattue et précisée par le camp antagoniste au pouvoir fasciste. Le camp plébéien, démocrate et radical. Ce personnage auquel je fais référence doit nécessairement être *extraordinaire* car le conflit proposé par le pouvoir fasciste est *total*, puisqu'il vise l'annulation de l'autre. Son émergence la plus visible a été la tentative de magnificide contre la présidente Cristina Fernández de Kirchner, dans laquelle ont convergé le pouvoir fasciste et le pouvoir mafieux, qui a également orchestré un conflit *total* pour anéantir son antagoniste, qui plus que cela est un ennemi (F Armao, « *Le système mafieux. Dall'economia-mondo al dominio locale* », Bollati Boringhieri, 2000). Cet enjeu est également reconnu par Rozanski : « *Une fois l'ennemi déterminé, toutes les mesures gouvernementales des tyrans viseront à sa disqualification, sa diabolisation et, finalement, sa destruction totale* » (p. 94).

[Agustín Laje](#) - représentant argentin de la jeunesse libertarienne - l'a expliqué sans détour dans un tweet du 27/07/2024 : « *Si les chrétiens ne se battent pas, ils seront détruits sans pitié. Si leurs dirigeants continuent de les éduquer à la lâcheté et à la soumission, ils ne se battront jamais. [...] le programme WOKE avance et met sur la table sa volonté politique de destruction. Si nous ne le détruisons pas, ils nous détruisent. Il n'y a pas de troisième voie. Soit nous supposons que ce sont des ennemis (hostis, pas inimicus), soit nous périssons* » (@AgustinLaje, 14h42). Le recours aux mots *hostis* et *inimicus* révèle les imaginaires de référence bibliographiques de Laje, puisqu'il tire ces concepts de [Carl Schmitt](#), un juriste et théoricien politique allemand profondément engagé dans le régime nazi. Dans son texte « *Le Concept du Politique* », il dit que l'*inimicus* (ennemi privé) implique la haine et la volonté d'anéantissement personnel. L'*hostis*, en revanche, indique une inimitié publique, qui présuppose un combat acharné qui affecte la communauté. Contre le pacifisme et les capacités de négociation démocratique, le fascisme promeut la violence. Les discours de haine sont typiques du fascisme du XXIe siècle - ils ne proviennent pas d'autres forces politiques (Ricardo Aronkind l'a dit justement) -, ils expriment la haine de la dissidence, renvoient à des pratiques d'annulation de l'autre et sont le complément discursif du déclin de l'économie réelle, qui affecte le niveau de vie sociale des classes moyennes et inférieures.

Quant au conflit total, nous avons là une différence de fait entre le pouvoir mafieux-fasciste – qui organise l'autre comme un ennemi absolu, avec lequel il ne partage ni langage, ni règles, ni autorités – et le pouvoir démocratique. Cela élabore un antagonisme qui peut se résumer à l'affirmation d'un rapport d'hégémonie, entre le conducteur et le conduit (M. Revelli, « *Le due destre* ». Bollati Boringhieri, 1996). Dans une société démocratique, il existe un consensus du sujet citoyen qui choisit plus ou moins librement de quel côté il se situe, à quel parti, à quel espace ou à quelle idée adhérer. Dans un régime totalitaire comme le fascisme, il existe un consensus de masse, du sujet de masse. Ce consensus est émotionnel (comme l'usage massif de l'*émoticône*), il est fait de contact physique, d'une exaltation passagère, d'un enthousiasme éphémère et en partie restreint (au sens de réduit). Aux réunions de masse du fascisme archéologique, la participation était obligatoire, elle était (presque) militairement prescrite, il fallait y assister en uniforme et toute forme de dissidence était interdite. « *Les dissidents étaient bien cachés dans leurs*

maisons, quand ils n'étaient pas arrêtés dans les grandes occasions où le consensus devait apparaître, comme ils disaient, totalitaire » (Bobbio, p. 93).

Il n'y a pas de consensus possible là où la dissidence n'a ni expressivité, ni place. « On ne peut parler de consensus que lorsque le consensus est la conséquence d'un libre choix entre le consensus et la dissidence. [...] Dans aucun pays libre au monde, le consensus ne peut être unanime. Si le consensus est unanime, cela veut dire qu'il n'est pas libre » (Bobbio, p. 93). Tout cela se retrouve dans le meeting de masse que décrit le Grand Dictateur de Chaplin, dans lequel un sujet uniforme et en masse est représenté, ou dans les grandes manifestations fascistes sur la Piazza Venezia (Rome) lors des discours publics du Duce. En ce sens, il existe une profonde différence psychologique et sociologique entre le meeting de masse fasciste et la grande mobilisation populaire démocratique. Dans la concentration ou dans la mobilisation démocratique il n'y a jamais de consensus total et le citoyen plus ou moins libre participe seul, va avec son groupe d'amis, en couple, avec des enfants, ou dans une colonne qui n'est pas homologue à celle qui est à côté ou immédiatement avant ou longtemps après. C'est parce que le pouvoir démocratique est vaste, disséminé, reconnaissable dans sa diversité. L'acclamation d'une foule uniforme, en revanche, est typique du moment politique fasciste. Là, le sujet de l'acclamation est la foule elle-même.

Un autre point de contact entre la mafia et le pouvoir fasciste est que tous deux sont incapables de cultiver le respect - que ce soit pour l'autre être humain ou pour la nature - car ce qui les anime est l'insatiabilité prédatrice du capital. Le gangster, comme le fasciste, tue, viole, contamine, détruit. Ce sont les Attila du monde global. Dans un autre ordre de choses, le fasciste, comme le gangster, présente généralement ce trouble de la personnalité répertorié dans la catégorie *psychopathie*, qui se compose de trois dimensions : *l'immaturité émotionnelle*, qui cache un enfantillage sous-jacent et provoque l'intolérance face aux frustrations, incapacité à exprimer des sentiments positifs (tels que sympathie et gratitude), vie sexuelle et affective impersonnelle et non engagée ; *apathie morale* qui se manifeste par l'absence de sentiments de remords ou de culpabilité, de manque de responsabilité, de mensonge et de manque de sincérité systématiques ; *comportement antisocial*, qui n'est ni épisodique ni impulsif, mais constant et planifié, et conduit souvent à des comportements criminels menés avec froideur et indifférence. En bref, ni le fasciste ni le mafieux ne développent des sentiments sociaux parce qu'ils ne se soucient pas des autres êtres humains (U. Galimberti, « *Dizionario di psicologia* », UTET, 1992 ; U. Fornari, « *Trattato di psichiatria forense* », UTET, 1997).

Révolution démocratique

La paix est la victime évidente du processus entamé en décembre 2023 en Argentine. Bien sûr, ce n'est pas la seule et on le sait si l'on regarde les greffes des tribunaux qui fragmentent leur travail sans analyser la complexité résultant de la tentative de magna-féminicide. Cela est dû à l'ampleur et à la nature du pouvoir exercé par un très petit groupe d'acteurs qui combinent une rationalité mafieuse avec une rationalité fasciste et qui sont liés au pouvoir impérialiste mondial. Le fascisme est une possible tendance constante du capitalisme car il implique la défense de cet ordre qui s'est consolidé grâce à l'expansion de l'économie capitaliste. Dans le cas du fascisme archéologique, il s'agissait de la défense de l'économie correspondant à la première révolution industrielle. Le contemporain ou le silencieux implique la défense de la plateforme capitaliste ou de l'économie financière.

[Elie Wiesel](#) - écrivain roumain d'origine juive, militant des droits de l'homme, survivant de l'Holocauste et prix Nobel de la paix en 1986 - a prononcé une phrase remarquable : « *Face aux atrocités, nous devons prendre parti. La position neutre aide toujours l'opresseur, jamais la victime. Le silence stimule le bourreau, pas celui qui souffre* ». Face à l'oppression fasciste *du XXI^e siècle* et à la lutte des classes qu'elle implique, la révolution démocratique antifasciste devient une étape obligatoire et inaliénable de libération. Inaliénable car tout ce qui ressemble à une véritable démocratie est de plus en plus improbable. Ce régime qui gouverne l'Argentine [Et pas seulement en...] va commencer à vaciller avant son implosion. À ce moment-là, les forces populaires doivent restaurer la démocratie et ouvrir un large scrutin pour défaire toutes leurs politiques de destruction. Ont-ils fermé le ministère de la Femme, du

Genre et de la Diversité ? Les forces populaires le rouvriront. De même, la [tératologique loi de base](#) sera abrogée. Et ainsi de suite, avec toutes ses mesures. La force politique qui peut faire *quelque chose* pour limiter ce pouvoir épais et maintenir vivant l'espoir de la démocratie est celle qui sait exprimer une confluence des grandes traditions politiques émancipatrices : péoniste et de gauche. Une force <https://translate.google.com/websit...> [cookista](#) . Cependant, la révolution démocratique antifasciste ne doit pas être une simple répétition mécanique de la démocratie d'avant décembre 2023, mais plutôt une reprise et un renouveau. Ou pour recourir à une formule hégélienne : la restauration sera la négation de la négation. Nous ne pouvons pas nous contenter de l'antifascisme, mais plutôt imaginer et mettre en œuvre le post-fascisme. Une question qui devrait nous accompagner sur ce chemin est peut-être : **quelle forme devrait prendre cette nouvelle démocratie ?**

Rocco Carbone* pour [La Tecl@Eñe](#)

[La Tecl@ Eñe](#). Buenos Aires, 29 août 2024.

***Rocco Carbone** (1975) est un philosophe et analyste politique italien, naturalisé argentin. Il vit à Buenos Aires. Il s'intéresse à la théorie du pouvoir mafieux, à la philosophie de la culture, aux discours et aux processus politiques et culturels en Amérique latine. CONICET (CNRS argentin)

Traduit de l'espagnol pour [El Correo de la Diáspora](#) par : Estelle et Carlos Debiasi

[El Correo de la Diaspora](#). Paris, le 1er septembre 2024.

Cette création par <http://www.elcorreo.eu.org> est mise à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 Unported](#). Basée sur une œuvre de www.elcorreo.eu.org